

## Lettres d'une Marraine à sa Filleule

## XVIII.

(Suite)

Vous composez, tous trois...pardon, ma chère **Hélène**, j'allais blesser votre amour-propre maternel, et, n'ayant pas compté la petite Marie, je recommence ma phrase...Vous composez donc, à vous quatre, une famille extrêmement exigeante, fort injuste envers moi ; et il me semble que la tâche que je me suis naïvement imposée, c'est-à-dire celle de vous satisfaire tous, est à peu près impossible. Si je m'occupe de vous, selon le programme que je me suis tracé, je reçois un billet d'Aline, billet très-flatteur assurément, et qui contient beaucoup de réclamations : elle veut que je lui consacre une partie des lettres que je vous adresse ; elle désire que je la guide, quoique je ne la connaisse pas. Elle me demande de lui indiquer les écueils, grands et petits, de la vie du monde, et prétend recevoir de moi une sorte de code prévoyant toutes les difficultés qu'elle pourra rencontrer, offrant en regard les meilleurs procédés pour les surmonter ; puis, lorsque j'entreprends docilement cette besogne sans me dissimuler que son exécution sera toujours incomplète et imparfaite, parce qu'il existe une foule de cas particuliers qu'il est impossible de prévoir et de signaler, vous m'écrivez à votre tour, ma chère enfant, pour me dire que la lettre consacrée à Aline était plus longue qu'aucune de celles qui vous ont été adressées. Je reviens à vous... à peine ai-je fixé, non pas seulement mes pensées, mais surtout mon cœur, sur ce sujet, qui me semble inépuisable, il m'arrive une lettre de M. de Guymont, qui gémit de l'abandon dans lequel je les laisse, lui et sa fille.

Mes chers amis, veuillez, je vous en prie, vous entendre afin de me laisser poursuivre ma tâche à ma guise en m'occupant tantôt des uns, tantôt des autres, selon qu'une opportunité quelconque se révèle ; si je vous obéis plus longtemps, je ne saurai plus où j'en suis. Obéir à une seule personne n'est pas difficile... ; mais, lorsqu'il s'agit d'obéir à plusieurs personnes, on commence une infinité de choses sans en terminer aucune, défailtant un jour ce que l'on avait fait la veille, mécontentant l'un pendant que l'on essaye de contenter l'autre, arrivant enfin à la confusion, à force de poursuivre la variété.

Si vous me tourmentez trop, tous quatre, je substituerai à ces lettres quatre traités : 1° *Éducation des jeunes femmes après leur mariage* ; 2° *Conseils à une jeune fille* ; 3° *Conseils pour une petite fille* ; 4° *Les devoirs de l'homme*.—Ce dernier titre effarouche un peu M. de Guymont, j'en suis certaine ; ces messieurs sont habitués à ce qu'on leur parle

beaucoup de leurs *droits*. Quant aux devoirs, cela ne les regarde plus ; on doit les prêcher aux femmes, et ils affirmeraient volontiers, en dépit de la grammaire, que le moi *devoir* est féminin.

Les travaux dont je vous menace seront ennuyeux, je vous en prévient, et je doute qu'aucun de vous prenne la peine de parcourir le traité que je lui aurai consacré. La morale de cette longue introduction est celle-ci : laissez-moi parler à ma guise, tantôt à l'un, tantôt à l'autre ; les personnes qui composent une famille sont tellement solidaires les unes des autres, que le perfectionnement de l'une de ces personnes entraîne logiquement le perfectionnement des autres. Si Hélène veut bien suivre quelques-uns de mes conseils ; si elle est à la fois économe et généreuse, indulgente pour les autres, sévère seulement pour elle ; si elle s'applique à rendre l'existence de ceux qui l'entourent douce et facile, dites, mon *filieul*, votre tâche ne sera-t-elle pas à moitié accomplie ? Entraîné par une émulation bien naturelle, vous ne pourrez résister à la contagion de l'exemple, et il vous sera bien facile d'avoir de la bonté, de la patience, de la justice, et de la raison, si votre femme vous fait connaître les avantages inappréciables de ces vertus et de ces qualités. Seulement, permettez-moi de vous le dire à tous deux, ces vertus doivent être le produit d'une mise de fonds *en commun* ; elles doivent constituer une richesse qui sera inépuisable, à la condition que vous l'alimenterez tous deux. Si l'un de vous, en effet, faisait deux parts inégales des charges et des bénéfices de la communauté ; s'il se réservait tous les droits en laissant à l'autre tous les devoirs, votre ménage ressemblerait à beaucoup d'autres ménages : l'aigreur, les reproches, les discussions, se glisseraient entre vous et envenimeraient toutes vos paroles et toutes vos actions.

Le don le plus précieux que Dieu puisse vous faire, celui qu'il faut demander à lui d'abord, ensuite à notre cœur et à notre raison, c'est le tact, la *mesure*, si vous voulez, et j'adopte volontiers ce mot, parce qu'il me semble traduire en langue usuelle, et expliquer par une image presque matérielle, cette faculté exquise qui nous indique le point précis, la limite exacte près de laquelle doivent s'arrêter nos goûts et nos exigences. Cette *mesure* est facile à trouver pour ceux qui la cherchent avec sincérité : elle se compose de justice et d'abnégation ; elle nous enseigne à substituer les convenances d'autrui à nos propres convenances, à trouver la satisfaction, non dans une soumission